

liée à leur origine sociale modeste. L'argument en la matière est cependant fragilisé par le fait que J. Michaud n'a pu avoir accès aux correspondances personnelles des pères Lietard et Savina et que, par conséquent, les éléments permettant de saisir les aspects intimes de leurs personnalités ainsi que leurs motivations réelles font défaut.

Un volet important de l'étude concerne la mise en parallèle que l'auteur tente entre les membres des MEP engagés en Indochine au tournant des XIX^e et XX^e siècles et les jésuites Jean de Brébeuf, Gabriel Sagard et Joseph-François Lafitau qui œuvrèrent parmi les amérindiens de la Nouvelle France aux XVII^e et XVIII^e siècles. La comparaison est justifiée par certaines analogies et contrastes sociologiques significatifs : le rôle pionnier des uns et des autres dans l'ethnologie d'une région de marge de l'empire colonial français, leur immersion au sein de populations dont ils partageaient le vécu au quotidien, l'orientation interne de leurs écrits, mais aussi le fait que les premiers étaient généralement d'extraction modeste là où les seconds étaient issus de l'aristocratie. Cependant, aucune filiation intellectuelle n'existe entre ces deux générations de missionnaires-ethnographes. De plus, le contexte politique et culturel dans lequel ils évoluaient n'a rien de commun. On peut dès lors se demander si une comparaison, plus immédiate, avec les logiques institutionnelles, les pratiques et les écrits des missionnaires hispaniques ou anglo-saxons implantés en Indochine au XIX^e siècle n'aurait pas été plus probante du point de vue épistémologique, ne serait-ce que pour mieux définir une éventuelle spécificité française.

Malgré ces quelques critiques, l'ouvrage n'en demeure pas moins une précieuse contribution à l'histoire de l'ethnologie de l'Asie du Sud-est. Fondé sur un imposant travail documentaire, il fait la synthèse à la fois des avancées et des limites de cette ethnographie pionnière, met parfaitement en relief son empirisme, son manque d'ouverture ainsi que le jeu des contraintes institutionnelles et idéologiques à l'origine de tels défauts.

Bernard Formoso

Département d'ethnologie

Université Paris 10 – Nanterre, Nanterre, France

Odina STURZENEGGER-BENOIST. *L'Argentine*. Paris, Éditions Karthala, 2006, 365 p., illustr., bibliog.

Évoquer richesses, passions et histoire argentines, voilà ce qu'offre au lecteur Odina Sturzenegger-Benoist, anthropologue et membre du Centre de recherches sur l'Amérique latine et les Caraïbes de l'IEP d'Aix-en-Provence. À mi-chemin entre synthèse historique, essai anthropologique et guide de voyage, *L'Argentine* est une version revisitée, mais très partielle, de l'histoire de ce pays. Il s'avère ardu de trouver une idée maîtresse dans cet ouvrage. L'auteure n'apporte pas d'élément original ni de caractère novateur à l'examen historique. On perçoit une nette coupure entre les huit premiers chapitres qui forment une synthèse historique, et les huit derniers qui traitent des éléments constituant la mosaïque culturelle argentine.

Dans sa synthèse historique, Sturzenegger-Benoist fait voyager le lecteur à travers quatre-cents ans sans le perdre dans les dédales de cette histoire mouvementée. Mais l'historien reste sur sa faim : pas de débats entre les auteurs et les interprétations. En fait, à peine 25 auteurs soutiennent ces deux cents pages de synthèse. Quelques problèmes de sens et de

conceptualisation peuvent être relevés : l'utilisation par exemple d'une carte représentant les vices-royautes au XVIII^e pour illustrer des propos sur le XVI^e. L'emploi du terme *populisme* pour caractériser le gouvernement de Rosas (1829, gouverneur de la province de Buenos Aires) est aussi contestable. Aucune explication quant à l'emploi du terme n'est avancée : l'auteure ne voit de problème à caractériser de populiste un gouvernement du XIX^e siècle. Les raisons pour lesquelles l'auteure rejette la notion de *caudillo* (qui s'applique pourtant à de nombreux généraux et présidents du XIX^e siècle latino-américain) ne semblent pas plus évidentes. Paradoxalement, dans la présentation du péronisme, l'auteure ne discute pas des populismes, se contentant de dire que cette époque ne laisse aucun Argentin indifférent ; pas plus qu'elle ne traite du concept de régimes autoritaires bureaucratiques, tel que présenté par Fernando Cardoso, à propos du gouvernement militaire qui suit la chute du péronisme.

En voulant raconter l'histoire argentine dans sa globalité, l'auteure bascule dans la superficialité. Écrire 400 ans d'histoire en 200 pages relève certes du défi. Mais on a vu des auteurs produire des synthèses qui ne sombraient pas dans les généralités historiques : l'excellent ouvrage, par exemple, de Sébastien Velut dans lequel l'histoire argentine est interprétée à travers le prisme fort pertinent de la relation entre les provinces dans le processus de construction de la nation. Ce type de synthèse offre une interprétation originale de l'histoire alors que Sturzenegger-Benoist passe en revue l'histoire argentine sans s'investir dans la réflexion historique pour en débattre.

Alors que la première partie introduisait à une histoire de l'Argentine qui mettait de l'avant les personnages marquants de la vie politique, la deuxième partie du livre tente de ramener à une dimension plus culturelle. Mais le lien entre ces deux blocs s'avère ténu.

Les éléments d'analyse pourtant intéressants ne sont jamais complètement approfondis et constituent plutôt des pistes de réflexion sur l'identité culturelle argentine. L'auteure tente de redonner la place que les peuples autochtones (« ceux qui ont tout perdu », pour reprendre le titre du chapitre) méritent dans l'histoire argentine et de montrer ainsi la diversité de cette nation, mais ne fait qu'énumérer les différents groupes en les situant géographiquement et en y plaquant quelques informations. La discussion consécutive sur la créolité en Argentine, sur la base de l'ouvrage du cubain Alejo Carpentier qui traite de la créolité au Venezuela, pose certains problèmes, la réalité vénézuélienne étant autre que celle des Argentins. Plus loin, elle reproche aux historiens et écrivains d'avoir trop mis en évidence l'immigration française en Argentine, négligeant ainsi les autres immigrants (p. 259). Mais Sturzenegger-Benoist pêche par l'exemple en consacrant un chapitre entier aux Français en Argentine et aucun aux autres immigrants.

Les chapitres suivants sont présentés de manière bancale. On passe d'une présentation de la littérature argentine à une discussion sur le tango, pour embrasser ensuite divers emblèmes argentins (*pampa*, *gaucho*, *dulce de leche*, etc.), puis découvrir les passions argentines (maté, boeuf, vins, football, etc.). Comme dans la synthèse historique, tout y passe, mais en surface. Cette partie s'apparente davantage à un guide de voyage qu'à un travail anthropologique, impression confirmée par le dernier chapitre qui offre une présentation géographique de l'Argentine dans laquelle l'auteure prodigue des conseils sur les destinations ou les déplacements.

Ces critiques ne remettent pas en question la qualité de l'ouvrage d'Odina Sturzenegger-Benoist, qui se veut un survol intelligent et articulé de l'Argentine. L'auteure offre un livre d'une nature autre que son *Mauvais oeil de la lune* publié en 1999. Alors qu'elle y sondait avec succès l'ethnomédecine en Amérique du Sud, elle tente ici de rejoindre un public

moins expert mais avide de connaissances. Dans cette optique, l'ouvrage s'inscrit bien dans la collection « Méridiens. Voyages et Découvertes » des éditions Karthala qui produisent des volumes exhaustifs sur divers pays. Il renseigne les futurs voyageurs de manière plus convaincante qu'un guide de voyage. Il saura informer intelligemment un public amateur.

Références

- BOIDIN C. ET O. STRUZENEGGER-BENOIST, 1999, *Le mauvais oeil de la lune. Ethnomédecine créole en Amérique du Sud*. Paris, Katharla.
- BURNS B. et J. A.CHARLIP, 2007, *Latin America : a Concise Interpretative History*. Upper Saddle River, Prentice Hall.
- VELUT S., 2002, *L'Argentine. Des provinces à la nation*. Paris, Presses Universitaires de France.

Catherine Vézina
Département d'Histoire
Université Laval, Québec, Canada

Alain TESTART, *Des dons et des dieux. Anthropologie religieuse et sociologie comparative*. Paris, Errance, 160 p., 2006 [1993].

Ce livre a été initialement publié en 1993 mais une notable partie en a été remaniée, notamment le chapitre sept qui concerne le concept de « don », revisitant au passage, la remettant en cause, la fameuse notion proposée par Marcel Mauss, importante au sein de la discipline. Ce chapitre lançait à l'époque une réflexion approfondie d'Alain Testart sur le sujet, aboutie dans un ouvrage récent : *Critique du don. Étude de la circulation non marchande* (2007, Paris, éditions Syllepse, 265 p.). La première édition de *Des dons et des dieux* étant de plus aujourd'hui épuisée et l'ouvrage introuvable, on peut recommander cette nouvelle édition à l'instar d'un inédit.

Pour Alain Testart, il existerait partout dans le monde une étroite analogie entre la forme donnée d'une religion et la morphologie sociale, c'est-à-dire la forme de l'État et, au moins, la structure politique et les rapports entre les hommes.

L'auteur appuie principalement sa démonstration sur les concepts anthropologiques de *don* et d'*offrande*, sur la notion de *dette culturelle* et sur celle de *sacrifice* associée au principe de substitution symbolique, tels qu'ils sont connus dans la littérature classique ethnographique, découpant au passage des zones culturelles et donc géographiques pertinentes. Toutefois, il précise justement qu'il est « hors de question de songer à vérifier en toute généralité le bien-fondé de cette loi. La tâche excède visiblement la taille d'un simple essai, comme elle excède les forces d'un chercheur individuel ». Disons qu'il s'agit ici d'une hypothèse hardie fondant une première piste que l'auteur, usant d'une logique rigoureuse, nous invite à emprunter pour transformer ultérieurement en large chaussée.

L'ouvrage est scindé en deux parties indépendantes l'une de l'autre et pouvant être lues pour elles-mêmes. La première porte sur les religions et la seconde sur les sociétés. Chacune d'entre elle débute par la définition des concepts principaux utilisés, par exemple « religion », définie dans son ouvrage comme un « ensemble organisé de rites et de croyances qui suppose la reconnaissance d'un principe spécifique d'efficacité qui à la fois structure sa vision du monde